

LE JOUR D'APRÈS



TUNAHAN TURHAN / SIPA USA / ICON SPORT

REPORTAGE Le 6 février dernier, la Turquie se réveillait avec plusieurs dizaines de milliers de morts et onze provinces ravagées par un violent séisme. Parmi elles, Hatay, son chef-lieu Antakya et son club de foot **Hatayspor**, passé quasiment du jour au lendemain de sympathique petite écurie de province à martyr du football national. Un statut qui pourrait ne pas suffire à relever l'immense défi qui l'attend... *Par Julien Duez et Dören Fesli, à Antakya* / Photos: Icon Sport

et Julien Duez pour So Foot



Quelques mots et un verre de thé. Ce n'est pas grand-chose, mais pour Aylan, cela suffit à détourner provisoirement son attention du paysage devenu le sien depuis presque deux mois. Des tentes à perte de vue,

plantées sur un terrain vague où la misère côtoie les ordures, la poussière et la boue. Dans ce camp de réfugiés des environs de la gare routière d'Antakya, un parmi tant d'autres dans cette région frontalière avec la Syrie, les nuits sont fraîches, les journées longues et chaudes, l'humidité permanente et le programme toujours le même. Attendre. "Voilà, c'est ça notre vie maintenant", murmure Aylan, couvert d'une veste de costume en laine grise élimée, avant de s'effondrer. Un compagnon de fortune le relaye: "Ça fait 47 jours que le séisme a eu lieu, personne n'est jamais venu me demander si j'avais besoin de quelque chose. Quand on se présente à la mairie, on ne nous calcule même pas, on nous traite comme des chiens. Pourtant, on ne demande pas la lune. Juste de l'aide." Connue par les férus d'Empire romain et de Grèce antique sous le nom d'Antioche, Antakya a subi de plein fouet le tremblement de terre de magnitude 7,8 qui a frappé onze provinces du pays le 6 février dernier. Celle de Hatay, dont elle est le chef-lieu, a payé le plus lourd tribut. En quelques minutes, cette cité méditerranéenne a été détruite de moitié. Depuis, le décor est celui d'une scène de guerre ou d'un film post-apocalyptique. En journée, le ballet incessant des camions qui évacuent les gravats partage la scène avec celui de l'aide humanitaire, tandis qu'au bord de la route, des pelleteuses continuent à fouiller parmi les décombres à la recherche des derniers disparus. Combien sont-ils exactement? Nul ne le sait, mais les habitants restent dubitatifs face aux chiffres officiels faisant état de 50 000 décès dans toute la Turquie, sans compter ceux de la Syrie voisine, dont Antakya n'est



distante que d'une cinquantaine de kilomètres. "Rien que dans ma famille élargie, on en est déjà à 58 victimes. Je vous mets au défi de trouver une seule personne qui n'a pas perdu au moins un proche ici", lance Fatih, attablé à la terrasse du Café Market, un des rares troquets encore ouverts. Nous, on pense qu'il doit y avoir au moins 300 000 morts juste dans la province de Hatay. Mais ça, le gouvernement ne le dira pas, il cherche à se protéger en mentant parce qu'il y a des élections qui sont prévues le 14 mai prochain et que ça pourrait nuire au président Erdogan." Après le choc, l'effroi, la douleur et la peur, voici venu le temps de la colère. Personne, à Antakya, n'a digéré la lenteur avec laquelle les secours sont arrivés sur place. Quatre jours. Une éternité. En ville, on raconte avec indignation comment les colis expédiés via des lignes régulières d'autocars par des parents basés

à Istanbul sont arrivés plus vite que l'aide gouvernementale. À la gare routière, un chauffeur de taxi resté sur place, contrairement à de nombreux autres, cite l'exemple d'un collègue basé à Adana qui, à force d'enchaîner les trajets de six heures pour parcourir les 200 kilomètres qui séparent les deux villes, finissait par laisser ses clients conduire eux-mêmes son véhicule, histoire de se reposer un peu sur une route qui n'en était plus vraiment une. "Les civils ont dû se débrouiller tout seuls. Cela a créé un élan de solidarité sans précédent, mais on a aussi assisté à des scènes insoutenables. J'ai vu un jeune Syrien à qui on a dû arracher le bras après qu'un immeuble s'est effondré sur son épaule", soupire Mehmet, 19 ans, qui a trouvé refuge 200 kilomètres plus loin, chez ses parents, à Gaziantep. Une ville elle aussi touchée par le séisme mais où, selon lui, "la situation ressemble moins à l'enfer qu'à Antakya". En fuyant, l'étudiant n'a pas seulement abandonné sa classe prépa pour intégrer l'université Atatürk, il a aussi laissé derrière lui son club de cœur: Hatayspor. Victime collatérale de la catastrophe, la petite équipe de Süper Lig, incapable de continuer à évoluer dans des conditions décentes, n'a eu d'autre choix que de jeter l'éponge. "Notre seule consolation, c'est qu'on ne sera pas relégués à la fin de la saison", souffle Mehmet, qui n'a plus qu'une hâte: retrouver ses potes en tribune. Pour encourager leur équipe, mais surtout pour recommencer à vivre.

"Ce club, c'est ma drogue"

Fondée en 1967, la *Güneyin Yıldızı* (l'Étoile du Sud, en VF) n'a jamais compté parmi les cadors du football turc. Son histoire est plutôt celle d'un sympathique petit club des divisions inférieures, bosseur silencieux, avançant sans tambour ni trompette, soutenu par une petite communauté locale. On ne lui connaît pas de véritable rival, preuve que son aura est loin d'égaliser celle des mastodontes d'Istanbul, de Trabzon ou de Bursa. Au-delà des messages de soutien tagués sur les murs encore debout par la branche locale des Çarsi, le principal groupe ultra de Besiktas, Hatayspor charrie son lot de fidèles parmi les fidèles. Songül et Servet, deux amis quinquagénaires membres du groupe 31 Asi Gençlik (Jeunesse rebelle du 31, le numéro de la province de Hatay), sont de ceux-là. "Je suis supporter depuis 1976, j'étais déjà là quand on jouait sur le vieux terrain stabilisé du centre-ville. Ce club, c'est ma drogue", assure Servet, qui n'a jamais vu Genève, mais a arpenté toute la Turquie pour suivre le club de sa ville. Arborant fièrement son avant-bras, sur lequel le blason bordeaux frappé de deux branches de laurier vertes a été gravé, sa copine Songül prouve qu'elle est faite du même bois. "J'ai rencontré mon ex-mari au stade, mais très vite, il m'a interdit d'y retourner. Sauf que personne ne peut m'empêcher d'aller voir jouer mon club. On a fini par divorcer en partie à cause de ça. En tant que femme, on m'a beaucoup insultée dans la tribune, mais j'ai une grande gueule, donc je ne me laissais pas faire, et aujourd'hui,



non seulement je me suis imposée dans le kop, mais en plus de ça, je suis devenue une mascotte, raconte celle qui travaillait comme serveuse dans un salon de thé avant le séisme. Depuis, personne dans cette ville n'a vu plus de matchs que moi, que ce soit à domicile ou à l'extérieur. Une fois, j'ai même été toute seule en parking à Diyarbakir, à 500 kilomètres d'ici. Et c'était en D3! Des supporters historiques comme moi, je peux les compter sur les doigts de la main. Quand on est montés en Süper Lig, la direction m'a carrément versé une prime de 130 000 livres turques (environ 6500 euros, ndlr) pour me récompenser de ma fidélité." Un homme l'interrompt: "Hatay, c'est toi!" Songül fond instantanément en larmes. "Il ne me reste plus rien. Je vis seule dans un container avec ma mère qui est âgée et mon père qui a le cancer. Mais jamais je n'abandonnerai ma ville. Jamais je n'abandonnerai ma patrie."

Hatayspor accède pour la première fois de son histoire à l'élite du football turc en 2020. Pour éviter de faire l'ascenseur, le club cherche alors à se structurer. Supporter depuis sa naissance, ou presque, Mustafa Dilek, 33 ans, est repéré grâce aux vidéos YouTube

"Avec ce qui vient de se passer, ce ne sera pas simple d'attirer du monde au club. Je ne parle pas seulement des joueurs, mais aussi du personnel. Il faudra se montrer compréhensifs quand on essuiera des refus"

Aydın Toksöz, directeur financier de Hatayspor

dans lesquelles il débrieife chaque week-end les matchs des siens. Un coup de fil plus tard, il est promu community manager du club. "Il fallait nous faire connaître en Turquie et en Europe, c'est pour ça que j'ai été recruté, justifie-t-il, assis sur une chaise en plastique devant la modeste tente qu'il occupe depuis que le séisme a réduit son immeuble en poussière. Sportivement, on fonctionne avec un budget d'environ 8 millions d'euros par an. Ce n'est pas suffisant pour rivaliser avec les cadors, mais on n'est pas ridicules pour autant. Après notre première saison en Süper Lig, on a terminé sixièmes et on était à deux doigts de nous qualifier pour la Ligue Europa Conférence." Depuis, Hatayspor s'est enfoncé dans le ventre mou du championnat, ce qui n'a pas empêché la mayonnaise de prendre chez les habitants d'Antakya et de sa région. "Avant, les gamins qui jouaient au foot dans la rue se prenaient pour Messi ou Ronaldo. Maintenant, ils s'appellent Aaron Boupendza ou Ayoub El Kaabi", sourit Servet. Signe que le club est sur la bonne voie, il sait désormais pratiquer le trading, condition tristement essentielle à la survie des clubs de seconde zone. Exemple avec le fameux Boupendza, choppé gratuitement aux Girondins de Bordeaux et revendu quatre millions d'euros un an plus tard à l'Al-Arabi SC, au Qatar, après avoir planté 22 fois en 38 matchs. "Pour nous, c'est une somme énorme, resitue Mustafa Dilek. Même si, à l'avenir, l'idée, c'est davantage de miser sur

"Il ne me reste plus rien. Je vis seule dans un container avec ma mère qui est âgée et mon père qui a le cancer. Mais jamais je n'abandonnerai ma ville. Jamais je n'abandonnerai ma patrie!"

Songül, membre historique des ultras de Hatayspor



la formation des talents locaux et d'essayer d'en aligner quatre ou cinq dans le onze de départ, le reste de l'équipe étant composé de professionnels aguerris, mais qui ont plus ou moins disparu des radars..."

La furie, la foi et la bibliothèque

Sans le citer, l'ex-youtubeur fait référence à un nom devenu un symbole du deuil que porte désormais Hatayspor: Christian Atsu. Élu meilleur joueur de la CAN 2015, le Ghanéen était lui aussi arrivé libre en provenance d'Al-Raed, en Arabie saoudite, à la fin du dernier mercato estival. Avec l'objectif de se relancer sportivement à 30 ans, après une carrière irrégulière, ponctuée de quelques coups d'éclat à Porto ou à Newcastle. "Chez nous, il a enchaîné les pépins physiques et ne s'est jamais vraiment imposé dans l'équipe", explique Songül, qui regrette de ne pas avoir fait connaissance avec lui à l'entraînement. Le revers de cette professionnalisation qui, selon elle, "a renfermé les installations sur elles-mêmes. Aujourd'hui, devant le centre, on a l'impression de faire face à une porte de prison. Et je ne parle même pas du nombre d'opportunistes qui nous suivent depuis la montée en D1." Un nombre en réalité assez relatif, puisqu'au Yeni Hatay Stadyumu d'Antakya, qui coche toutes les cases de l'enceinte ultramoderne et bien trop excentrée, ils ne sont généralement que 5000 spectateurs en moyenne à se masser dans des gradins qui pourraient en accueillir 20 000 de plus. Aujourd'hui, le parking du stade sert de camp de fortune à 700 réfugiés. À l'entrée, des policiers venus spécialement d'Istanbul pour prêter main-forte à leurs collègues locaux montent la garde et empêchent les visiteurs de passer. "Le seul moyen, c'est d'avoir une tente ici ou une autorisation tamponnée par le gouverneur de la province, bredouille un flic, en proposant du thé fumant en guise d'excuse. Il n'y a aucune exception possible. On a même refusé



une équipe de la chaîne ATV (réputée pour sa ligne éditoriale pro-gouvernementale), c'est vous dire." Derrière la grille, un homme fait de grands gestes avec les bras. Il s'appelle Abdurrahman, pourrait avoir n'importe quel âge, et fait comprendre qu'il a besoin de parler. "Je suis supporter de Hatayspor et j'habite au stade depuis un mois avec ma famille et ma vieille mère. On avait la possibilité de partir, mais ces tentes sont réservées aux locaux, donc pourquoi ne pas en profiter? Ce n'est pas génial, mais ça nous permet de tenir le coup. Il y a même une bibliothèque mobile pour les enfants et un imam qui assure l'appel à la prière", dit-il, un bébé dans les bras, avant de presser des lauriers à Volkan Demirel. Aux commandes de Hatayspor depuis le début de la saison, le gardien légendaire de Fenerbahçe avait publié juste après le séisme une vidéo devenue virale, dans laquelle il suppliait, en larmes, ses

compatriotes de venir en aide à la population locale. Abdurrahman fait clairement partie de ceux qui ont besoin de soutien. Devant son domicile de fortune, il en dit un peu plus sur lui. Avant que la terre se mette à trembler, il était employé dans une petite entreprise de caoutchouc située à deux pas du stade. Sa boîte a fini en ruine et son patron, dont il hérite le souvenir, sous les décombres. Au chômage, il fait comme tous les autres: il patiente. "Tout le monde attend quelque chose ici. Moi, c'est un container, ce sera toujours mieux qu'une tente. On attend aussi que le foot revienne. On en a besoin pour se changer les idées. Le dernier match auquel j'ai assisté, c'était contre Trabzonspor. Je travaillais malheureusement lors du suivant, contre Kasimpasa..."

Atsu et les sept plaies de Hatay

Cette rencontre, a priori pas destinée à rester dans les annales du championnat turc, est encore dans toutes les têtes. C'était le 5 février dernier, dans un stade Yeni Hatay clairsemé, à seulement quelques heures des premières secousses. Un après-midi où le football semblait avoir déjà pris la fuite, et au cours duquel les deux mal classés s'acheminaient vers un score nul et vierge. À huit minutes du terme, Christian Atsu entrait en jeu à la place de l'ancien milieu de Paris FC Rayane Aabid. La suite, Songül la raconte en montrant une vidéo filmée avec son portable: temps additionnel, l'attaquant se présente pour tirer un dernier coup franc à 25 mètres des cages adverses, et sa frappe flottante, en apparence anodine, termine on ne sait comment sa course au fond des filets. Une éclaircie pour le héros du jour, qui avait encore confié son envie de départ à son entraîneur la veille... "Il faudrait lui rendre hommage à travers une fresque ou une statue, réfléchit Servet. Ce coup franc, c'est le symbole du dernier grand moment de joie qu'on a vécu ici." La nuit suivante, Rônesans (Renaissance), l'immeuble de 12 étages dans lequel Atsu réside à Antakya, s'effondre comme un château de cartes. Son nom s'ajoute à la longue liste de disparus. "On a perdu Christian le jour où on l'a retrouvé", sentence Aydin Toksöz, le directeur financier de Hatayspor, depuis le centre d'entraînement du club, lui aussi reconverti en camp de réfugiés et étroitement surveillé par les militaires. Le lendemain du drame, le bruit court qu'un "joueur noir" a été retrouvé vivant sous les décombres. Mais l'espoir est de courte durée. "Les infos étaient floues, nous n'arrivions pas à joindre Christian, ni notre directeur sportif, qui vivait dans la même résidence. On a cherché partout, sans succès. On a aussi tenté de retrouver la personne à l'origine de la rumeur, mais c'était peine perdue, il avait sûrement dû le confondre avec quelqu'un d'autre... Christian a été retrouvé mort dans son lit, treize jours plus tard", explique Aydin Toksöz, avant de marquer une pause. "Son corps était dans un sale état..." En signe de respect, le directeur financier se concerte avec la famille et l'ambassadeur du Ghana pour organiser au plus vite le rapatriement du corps au pays, où il s'envole afin d'assister aux funérailles de son joueur, à qui est rendu

"Nous n'arrivions pas à joindre Christian Atsu, ni notre directeur sportif, qui vivait dans la même résidence que lui... Il a été retrouvé mort dans son lit treize jours plus tard. Son corps était dans un sale état..."

Aydin Toksöz, directeur financier de Hatayspor



un hommage national. "Là-bas, j'ai pu discuter avec le président de la République, qui m'a confirmé à quel point c'était un mec bien. Il distribuait des bourses à des étudiants pauvres et venait en aide à des villages défavorisés. C'est une immense perte. Pas seulement pour nous, mais pour le football en général. Et contrairement à ce qui a pu être dit, sa famille n'en veut pas à la ville. Elle sait très bien qu'on a également tous été meurtris par ce qu'il s'est passé", s'émeut le dirigeant de Hatayspor, assis au milieu des décombres. Sur les réseaux sociaux du club, Mustafa Dilek a également rendu hommage au Ghanéen, comme il l'a fait pour Taner Savut, directeur sportif, Hamza Süreç, joueur de l'équipe U14, Fatin Can, joueur de l'équipe U15, Hüseyin Danahaliloglu, entraîneur des gardiens du centre de formation, Suzan Berber, cantinière, et Onur Akdeniz, intendant. Une hécatombe qui a aussitôt érigé Hatayspor en club-martyr, comme ce fut par exemple le cas au Brésil pour Chapecoense à la suite de l'accident d'avion fatal du 28 novembre 2016. Un parallèle auquel Aydin Toksöz a lui aussi pensé, tout en refusant de céder à l'abattement. "Hatayspor ne se reconstruira pas en deux ans, mais on pense déjà à l'avenir, promet-il. On est en train de voir comment le gouvernement, la fédération et même la Fifa peuvent nous soutenir. Je pense qu'on commencera par s'entraîner à Riva (le Clairefontaine turc), avant de nous établir dans une ville plus proche, à Antalya ou à Ankara, par exemple. En tout cas, il faut que l'on continue à jouer nos matchs à domicile. Le stade a été relativement épargné par le séisme, on doit en profiter." Après la catastrophe, les joueurs sont tous partis en prêt sans option d'achat, pour finir la saison ailleurs, le temps qu'Antakya retrouve un semblant de vie normale. "Cela ne veut pas dire qu'ils nous oublient pour autant, se convainc Songül. Je suis régulièrement en contact avec Sam Adekunle (un international canadien prêt à Galatasaray), et il me dit qu'il ne cesse de penser à nous. Quand je le regarde jouer, j'en ai les larmes aux yeux."

Pour Hatayspor, le chantier reste immense. Retombé dans l'anonymat de la deuxième division, Chapecoense sait une chose: la sympathie de tout un pays, et même au-delà, ne suffit pas à rebâtir tout ce qui a été détruit en une seule nuit. "Il faudra se montrer

"Tout le monde attend quelque chose ici. Moi, c'est un container, ce sera toujours mieux qu'une tente. J'attends aussi que le foot revienne. On en a besoin pour se changer les idées"

Abdurrahman, supporter de Hatayspor réfugié sur le parking du stade

compréhensifs quand on essuiera des refus, anticipe Aydin Toksöz, le directeur financier. Ce ne sera pas simple d'attirer du monde au club. Je ne parle pas seulement des joueurs, mais aussi du personnel." Sur place, on tente tant bien que mal de se persuader du contraire, en listant les atouts de la ville, comme la "chaleur" et le "respect" des habitants, la bonne cohabitation entre toutes les religions ou encore le pedigree du président d'honneur et grand argentier de Hatayspor, Lütfü Savas. Un homme à qui l'avenir pourrait appartenir, puisque, outre ses fonctions au club, le natif de la province occupe le poste de président de la métropole régionale, pour lequel il a été élu sous la bannière du Parti républicain du peuple, situé à gauche de l'échiquier politique turc, et donc dans l'opposition à Recep Tayyip Erdogan, qui n'a jamais été aussi proche de chuter de son trône. Le signe qu'un vent nouveau souffle sur la Turquie? Féru d'histoire locale, Servet, lui, préfère regarder dans le passé, pour mieux s'accrocher à l'espoir d'un avenir meilleur. "La Turquie a toujours été et sera toujours une zone de séismes, ça ne doit pas nous empêcher de regarder vers l'avant, positive l'ultra. Il y a 400 ans, Antakya a été rasée à 100 %. Ça paraît loin, mais c'était déjà la septième fois que ça se produisait dans l'histoire de la ville. On s'est relevés sept fois, on est capables de le faire une huitième fois. Peut-être que nous, les vieux, on ne vivra pas assez longtemps pour en voir le résultat, mais il faut le faire pour les générations futures." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR JD ET DF